

LU

Histoire de la formation des ouvriers de 1789 à 1985

Bernard CHARLOT et Madeleine FIGEAT

collection Voies de l'histoire, Minerve, 1985

On aurait tort de croire que les auteurs changent de registre et, qu'après s'être intéressés au système scolaire ("**La Mystification pédagogique**" et "**L'école aux enchères**"), ils se penchent sur le monde ouvrier. De fait, l'interrogation reste la même : comprendre comment s'articulent "*formation des jeunes et évolution économique et technologique*" ou encore comment se transforme la condition ouvrière maintenant que sa jeunesse est si largement confrontée à la crise et à son corollaire, le chômage. D'une livraison à l'autre, ce qui est nouveau, c'est le parti pris méthodologique. Ici l'approche est plus résolument historique que précédemment. Dans leur avant-propos, les auteurs nous en donnent les raisons. Parce que "*les histoires générales de l'éducation traitent l'éducation technique en parente pauvre...*", CHARLOT et FIGEAT ont "*donc pris le chemin de la Bibliothèque Nationale et des Archives...*" Et même s'ils reconnaissent qu'ils ne sont pas "*au-dessus de l'histoire écrite*"... et qu'ils en sont "*partie prenante*", la rigueur dans les analyses et l'honnêteté dans leur propos sont constamment présentes.

Mon objectif n'est pas de résumer les 620 pages de cet important travail, mais d'en annoncer le contenu. Ce faisant, j'indiquerai en quoi il nous fait avancer dans la compréhension des différentes étapes qui ont jalonné l'histoire de l'apprentissage. Comprendre les ruptures pour se situer face à l'alternative actuelle ainsi formulée : "*Faut-il redonner (à la jeunesse ouvrière) le goût d'apprendre, que le système scolaire lui a ôté...*" ou bien lui offrir de circuler indéfiniment à l'intérieur d'un cycle "*travail précaire, stage, chômage*" ? En quatre parties, les auteurs nous présentent d'abord "*l'enfant prolétaire*" tel que la révolution industrielle le constitue avant de s'intéresser à la question de savoir s'il faut préférer une "*formation à l'atelier ou dans les écoles professionnelles*". Cette deuxième partie s'achève avec la promulgation de la loi Astoux (1919) qui inaugure la politique moderne en matière de formation professionnelle.

Aussi la troisième partie traite-t-elle des rapports entre "*l'État et la formation professionnelle des ouvriers*". Elle précède une dernière partie annonciatrice de "*l'ère des grandes réformes*" qui s'ouvre en 1959 avec la prolongation à 16 ans de la scolarité obligatoire. "*La dégradation de l'apprentissage*" s'effectue progressivement. En effet, à l'inverse de ce qui se produit en Grande-Bretagne, la grande industrie tarde à s'installer en France (le tournant se situe vers 1830), aussi assiste-t-on à une survie de la petite industrie. C'est pourquoi "*l'ouvrier de la première moitié du XIX^e siècle est d'abord l'héritier du compagnon du XIII^e*". Ce qu'il faut retenir, en première analyse, ce sont les caractéristiques de cette élite ouvrière : qualification, instruction, militantisme. Très naturellement, cette élite s'engage dans les luttes. Pendant toute la première moitié du XIX^e siècle, "*l'apprentissage traditionnel, qui a survécu à la disparition des corporations, reste le seul moyen véritable de formation professionnelle*". Mais - et ce point est l'un des points forts de cette partie du livre - c'est l'intensification de l'exploitation des ouvriers qui va entraîner une détérioration des conditions de l'apprentissage. Le capitalisme s'installe dans un laisser-faire sauvage : toutes les lois sur la liberté du travail qui seront prises ont pour effet réel "*d'abandonner l'apprenti au maître, sans aucune protection*". On assiste alors au démantèlement des solidarités qui s'étaient lentement tissées d'autant que les rapports de production et les rapports sociaux évoluent eux aussi. Ces changements transforment "*l'apprenti en tout autre chose qu'un jeune apprenant un métier*"

*qualifié. Il devient le concurrent **futur** dans une profession où les machines et le progrès technique font constamment planer l'ombre du chômage sur les ouvriers, mais aussi concurrent **actuel** : d'abord parce que la division du travail et parfois la machine permettent d'employer immédiatement le jeune à des travaux semblables à ceux qu'exécutent les adultes, et ensuite parce que l'emploi des jeunes permet d'accentuer cette division du travail et cette mécanisation contre lesquelles résistent les ouvriers adultes. Ainsi, pour l'ouvrier, l'apprenti est triplement synonyme de chômage et de baisse des salaires : en tant que futur concurrent, en tant que concurrent actuel et en tant qu'arme du patronat pour déqualifier et dévaloriser le travail."*

Ce long extrait donne un aperçu de la rigueur de l'analyse grâce à laquelle les auteurs font apparaître un double phénomène : d'un côté, une division du travail de plus en plus dure à l'égard de la classe ouvrière naissante, de l'autre - et en corollaire - la mise à jour de divergences d'intérêts entre les classes d'âges. Ce qui leur permet de faire ce constat "*aussi des ouvriers s'opposent-ils aux apprentis, tout comme ils s'opposent à la machine et aux travailleurs étrangers*". Il m'a semblé utile de centrer cette présentation du livre sur l'un de ces aspects principaux, pour inviter le lecteur à poursuivre plus avant sa lecture...

Jean-Pierre BÉNICHOU